

Procida et la Bourgogne liées par un double fil conducteur

« Comme le célèbre vin » : je pense que tous ceux qui portent mon nom de famille (à dire la vérité, peu de gens en Italie) auront dit ou entendu dire au moins une fois dans leur vie cette expression, peut-être pour le faire transcrire correctement par son interlocuteur. « Borgogna », c'est donc aussi le nom d'une couleur, la nuance rouge particulière de ce vin, une couleur modérément utilisée dans le marketing. Mais j'aime à penser qu'à Procida, ce mot peut également évoquer d'autres images et d'autres histoires.

Dans les années 1880, deux frères calabrais, Borgogna Santo et Borgogna Pietro Maria ont immigré vers l'île : ils ont épousé des Procidanes et ont fait - comme tout le monde à l'époque - beaucoup d'enfants, imprégnant à jamais la région de ce nom dans les archives et les textes des Îles Phléggréennes. Ils venaient de San Martino di Finita, un petit village dans la chaîne côtière de Paola, en région de Cosence en Calabre (Cosenza). Mais comment expliquer que deux calabrais avaient un nom de famille français ? Je me suis posé la question pendant des années, en faisant différentes hypothèses, mais personne ne m'a jamais vraiment convaincu. Jusqu'au jour où l'Encyclopédie Treccani a illuminé ma pensée : « Il existe en Calabre une colonie albanaise, une grecque et une franco-provençale ». En allant plus loin dans la recherche, j'ai fait la lumière sur le passé : leur famille était d'origine calabraise-provençale.

On utilise le terme « occitans » depuis une trentaine d'années plus fréquemment que « Provençaux de Calabre » – ce mot étant également utilisé dans la loi italienne pour la protection des minorités linguistiques -, mais personnellement, pour différentes raisons, je ne le préfère pas au mot « Provençaux », qui lui a une signification très spécifique : une longue histoire, particulière et ancienne. C'est certainement à partir du XIV^{ème} siècle, même si certaines sources donnent des dates plus anciennes, que d'importants groupes de familles vaudoises ont immigré dans le sud de l'Italie, non seulement en Calabre, mais aussi dans certains territoires de Campanie et des Pouilles. Venant du Dauphiné ainsi que d'autres régions de Provence et des vallées des Alpes plus occidentales du Piémont, c'est dans la région de Cosentino, qu'ils ont établi leur colonie la plus forte (dix mille personnes au XVI^{ème} siècle, selon De Boni).

De ces migrations massives, il n'existe pas de documents historiques sur les itinéraires suivis, à l'exception de deux contrats intéressants de 1477 pour la location de deux navires transportant des familles entières de Vaudois provençaux du port de Marseille aux ports de Naples et de Paola. Les historiens ne fournissent pas une version unique sur les causes mêmes de la migration : raisons économiques (les régions d'origine étaient surpeuplées et les ressources rares) ou motif religieux (les Vaudois étaient considérés comme des hérétiques dans les territoires d'origine et par conséquent persécutés). Diverses études sur les raisons du choix de ces régions du sud de l'Italie démontrent la situation favorable de la démographie et des ressources, la demande et la disponibilité des propriétaires fonciers locaux à accueillir des nouveaux colons et aussi dans un premier temps, la tolérance à l'égard de leur culte, de leurs langues et de leurs traditions, très différentes des locaux.

En Calabre, à cause de la différence évidente dans les coutumes, les traditions et la langue, ils furent appelés par les habitants locaux les « ultramontani », c'est-à-dire, ceux qui viennent d'au-delà des montagnes des Alpes. Concernant les migrations provençales, le matériel bibliographique est très vaste : si vous voulez approfondir le thème, je vous conseille les publications de Marco Fratini. Et si toutes les dates d'arrivée ne sont pas connues, une date est certainement restée dans les mémoires de la communauté provençale calabraise : l'année 1561 qui a vu arriver la fin de l'histoire vaudoise en Italie du Sud. Courant juin de cette année, les Vaudois de Calabre furent massacrés par l'Inquisition et le vice-roi. Suite à l'adhésion à la Réforme, il a été mis fin à la tolérance pacifique religieuse dans ces régions. Avec comme conséquence l'assimilation des communautés en Campanie et dans les Pouilles. En Calabre, les quelques familles survivantes, dont les Borgogna, ont été forcées de se convertir au catholicisme, en conservant toutefois la langue et les coutumes d'origine.

Mais nous nous éloignons de Procida, revenons aux deux frères. Merci à l'Association « La Grande Famille de Procida & Ischia » pour son travail de recherche, j'ai appris qu'ils étaient tous deux tailleurs et - malgré la tradition la famille ayant transmis différents métiers - je pense que cela est très vraisemblable : le Provençal de Calabre avait un grand savoir traditionnel dans l'élevage du ver à soie et dans le traitement des produits dérivés du tissu.

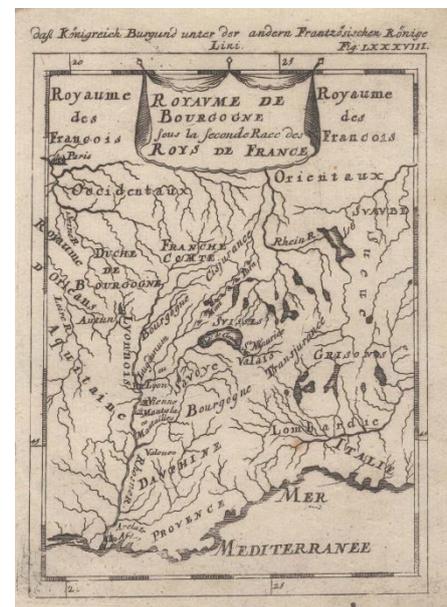
Et qui sait si le traitement du produit de « agnuleddo », encore répandu à Procida, n'était pas leur œuvre, et s'ils ne les ont pas amenés sur l'île.



Pietro Maria ne s'est pas enraciné à Procida : ses deux premiers fils sont malheureusement décédés alors qu'ils étaient enfants, mais au début du XXème siècle, comme tant de Procidains de l'époque, il a entraîné sa famille insulaire (dont les filles nées de son épouse Filomena) à Brooklyn, où il a continué à travailler comme tailleur jusqu'à un âge avancé. Santo, lui, est devenu Alessandro et il a pris racines à Procida : tous les Borgogna de Procida sont ses descendants. Et si sa profession était typique de la Calabre-Provençale, ses descendants se sont immédiatement adaptés à l'économie de l'île. Parmi les fils : Francesco "Italia" (photo à gauche), négociant de carbure de calcium pour lampes. Parmi les petits-enfants : Alessandro « Farinella », propriétaire d'une pêcherie à la senne à la Chiaiolella ; Michele Scialò (mon grand-père), armateur. Et ainsi de suite, je ne cite que les générations précédentes que je connais et qui sont plus proches de moi. Et plus récemment, des

femmes et des hommes n'ont pas manqué à cultiver les arts, la littérature et le cinéma, presque pour renouveler la relation inconsciente avec un artiste de renom et politicien français dont nous devons parler par la suite.

Dans le contexte général que nous avons décrit précédemment, et en définitive, les familles originaires de Bourgogne établies dans le sud de l'Italie devraient être identifiées : cette région, proche des territoires provençaux, dans le sens le plus ancien et le plus large, les avaient assimilés. Ce que l'Inquisition n'a pas réussi à faire complètement, l'émigration du XIXème siècle le fera : celui qui en Calabre avait des origines bourguignonnes très lointaines et en portait le nom s'est marié en Amérique et aujourd'hui, le nom, s'est éteint ; de ce fait, la souche s'est posée dans le golfe de Naples et c'étaient précisément les deux tailleurs qui font se rapprocher notre île et cette lointaine région française d'origine ancienne. Mais en réalité, sans s'en apercevoir, ils l'ont fait une deuxième fois : environ trente ans avant leur arrivée, est venu un écrivain - qui à l'inverse des Borgogna est lui, venu directement de Mâcon -il avait posé désormais les premières pierres de ce lien, la publication à Paris d'un livre sacré pour les Procidains. C'était en 1852, le livre est « Graziella » et l'auteur, tout le monde le connaît, Alphonse de Lamartine.



Fabrizio Borgogna

Je suis né en 1983 à Trieste, une belle ville où les Procidains sont bien connus et respectés. Je suis fier de la mes origines insulaires et aussi de mon travail, comme consultant dans les ports et le transport. Je remercie sincèrement Pascal Scotto di Vettimo, Président de la Grande Famille de Procida, pour cette opportunité. Pour plus Informations sur l'Association « La Grande Famille de Procida & Ischia » : www.procida-family.com